

La suite une nouvelle fois manquée de peu

13 septembre 2016

Le temps qu'il avait pour la simple et bonne raison qu'il le prenait (à qui ? à quoi ? à ses poursuivants de le dire !), Hippias Zwaenepoel le prit ce soir-là pour dire tout ce que à l'endroit d'Antoine Zwaenepoel il avait sur le cœur. C'est ce que in extenso une première fois tout haut il dit. Sur le point de passer à la suite il hésita. Une seconde passa, puis une autre, puis encore une autre. Une minute enfin s'écroula. Alors il se reprit et une seconde fois, cette fois tout bas, in extenso il redit tout ce que à l'endroit du même Antoine Zwaenepoel il avait sur le cœur. Une nouvelle fois la suite à lui se présenta. Mais à nouveau au lieu de s'y rendre le fils d'Antoine Zwaenepoel hésita. C'est sans doute alors qu'il s'avisa que ce qu'il venait de dire une première fois in extenso tout haut dans le même temps il l'avait dit assis, alors que ce qu'il venait de dire une seconde fois in extenso tout bas dans le même temps il l'avait dit debout. C'était assez pour laisser une désagréable impression d'inachevé. Zwaenepoel le fils se reprit et une troisième fois, cette fois assis tout bas, in extenso il dit tout ce que à l'endroit de Zwaenepoel le père il avait sur le cœur. Il en manquait évidemment une quatrième et c'est sur elle qu'Hippias embraya presque immédiatement en sautant sur ses pieds joints pour dire in extenso, cette fois debout tout haut, tout ce qu'il venait de dire dans toutes les positions moins une. Alors et alors seulement il eut le sentiment triomphal d'avoir épuisé son sujet et de pouvoir enfin passer à autre chose. Mais la quatrième fois, sans doute parce que, debout tout haut, ostensiblement démonstrative donc, elle ne pouvait rester sans réplique, fut la fois de trop pour Photine von Bar, laquelle avait jusque-là assisté sans rien dire aux échafaudages non moins physiques que verbaux de son frère. C'est ainsi qu'au lieu de passer enfin à la suite tant convoitée, Hippias ne put que la regarder une nouvelle fois lui échapper.

- Mon frère, tu es dur mais plus encore tu es injuste avec les parents. As-tu vraiment besoin de ces exagérations pour te tenir en forme ? Je croyais que mon grand frère tenait tout seul. Je me serais trompée ? Papa n'est pas ce que tu dis.

- Tu n'étais pas là pour assister à nos démêlés, dois-je te le rappeler ? Les parents ont pris avec toi les devants qu'avec moi ils n'ont pas pris. Ils ont accepté que tu redeviennes une Zwaenepoel digne de ce nom à Paris. Pour ce que tu en as fait ! Ils auraient pu s'abstenir.

- Arrête, mon frère, tu veux bien ? Tu tournes en rond.

- C'est vous qui me faites tourner en rond. C'est lui.

- Encore une fois tu exagères. Papa n'a pas été aussi terrible que tu le dis avec toi. Et Maman t'adore. Tu as toujours été son préféré. Je me demande ce qu'ils sont en train de faire là-bas ?

- Je peux te le dire. Écoute. Papa vient de rentrer de sa promenade du soir qui, ce soir comme hier soir et comme demain soir, l'aura amené au bas de la Tour blanche devant la mer. Il a les cheveux ébouriffés par le vent et le sel. Dans l'encadrement de la porte de l'atelier les étoiles mitraillent le peu de bleu nuit que sa grosse tête n'obstrue pas. Maman finit tout juste de ranger la cuisine. Elle met ses lunettes pour le regarder. Ses petits yeux de myope retrouvent l'énorme et tourmenté Antoine Zwaenepoel dont ils cherchent à attraper les yeux pour deviner les pensées graves et profondes, les germanissimes pensées, que les esprits désaxés qui campent sur le port lui ont soufflées. Après une longue minute c'est chose faite. Son ours philosophique lui lance alors d'une voix d'orgue qui se veut aussi douce que possible : « Ma petite femme ! » Maman sourit et vient se mettre dans ses bras. La chemise blanche, froissée et salée par les éléments, est fraîche mais la poitrine est chaude. Puis, comme un bout de falaise blanche que le ressac finit par emporter, elle se détache du promontoire immobile et se hâte de prendre un livre pour résister à la tentation de regarder une dernière fois le résultat du travail de la journée. C'est avec l'icône immatérielle et elle seule qu'elle veut aller au lit. Papa la regarde faire sans bouger. Il la suit des yeux. Il l'écoute passer derrière le paravent puis entrer dans les draps avec des bruits de souris. Alors il regarde son bureau surchargé de livres et de cahiers, les uns ouverts, les autres fermés, mais qui tous entrent dans des empilements fantastiques. Les lampes éteintes qui les surplombent de justesse ont l'air de grues. Antoine Zwaenepoel regarde l'armoire contre le mur plus énorme encore que lui. Elle lui fait l'impression d'un Léviathan dont les mâchoires attendent seulement qu'il reprenne sa position érudite sur les coussins qui rehaussent son fauteuil pour s'ouvrir dans son dos et une fois refermées sur lui l'entraîner au fond de l'Océan. Il la quitte vite des yeux pour résister à la tentation de se mettre au lit avec un traité de philosophie qui, cela au moins il a fini par le comprendre avec les années, ne pourrait lui faire que du mal. Enfin il regarde les affaires parfaitement rangées de Maman, les icônes peintes de sa main que le réverbère de la rue arrive encore à illuminer au fond de l'obscurité. Alors il se met lentement en mouvement et va fermer les deux fenêtres que Maman a ouvertes pour aérer l'atelier. Il ferme la porte à clef et à son tour il passe derrière le paravent.

- Et nous, leur fils et leur fille, à près de deux milles kilomètres de là-bas, nous parlons d'eux. S'ils le savaient !

- Vous allez bientôt les voir ?

- J'y vais seule avec les enfants début octobre. Theodor va essayer de nous rejoindre une journée.

- Mon esprit n'est pas assez vaste pour pouvoir faire entrer un von Bar dans l'atelier de Maman.

- Theodor s'y est pourtant déjà rendu plusieurs fois ! Il aime beaucoup les icônes de Maman. Il a même voulu lui en acheter une la dernière fois. Elle a bien sûr refusé. Elle la lui a donnée pour rien afin que saint Dimitri veille sur lui.

- Le sauvage !

- Pourquoi tu dis ça ? C'est gentil de la part de Theodor je trouve. Maman ne l'a pas pris mal.

- Et avec Papa ? Ils font quoi ensemble ?

- Theodor lui pose des questions sur ses études. Tu sais, il n'est pas aussi superficiel qu'il en a l'air. En tout cas Papa prend le temps de lui répondre. Il va même parfois chercher un livre pour lui indiquer un passage que Theodor photographie afin de pouvoir y réfléchir plus tard à tête reposée.

- Le sauvage je te dis !

- Mais non, pourquoi ?

- Tu l'as vraiment vu lire les passages des Pères de l'Église soulignés par Papa ?

- Mais oui ! Et même mieux que ça. Il prend le temps ensuite de lui poser des questions par mail. C'est Papa qui ne répond jamais. Par timidité je crois, pour ne pas déranger. Il arrive même à Theodor de se servir de citations de Papa pour ses affaires. Pourquoi tu souris ?

- Ah ! ma soeur, ma petite soeur...

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai dit encore ?

- Donc pour le germanissime Theodor-Maximilian von Bar tous les moyens sont bons ? Même les Pères du désert y passent ?

- Et alors ? S'ils peuvent servir à d'autres ? Tu es vraiment borné parfois. Et toi ? Quand est-ce que tu as parlé avec les parents pour la dernière fois ? Nous les avons appelés avec les enfants il y a deux jours. Ils sont toujours sans nouvelle de toi depuis ton départ.

- Tu en as donné, non ? Et puis avec tous les équipements d'Alexis et d'Isidore je crois que ma vie n'a plus aucun secret pour quiconque. Attacher et envoyer.

- Ça c'est vos affaires, ça ne me regarde pas. Quand même, tu devrais les appeler. Parler avec Papa plutôt que de te monter la tête tout seul dans ton coin avec tes contrefaçons qui ne vont que dans ton sens. Tu leur ferais plaisir. Papa a encore demandé si tu n'avais besoin de rien.

- Et qu'as-tu répondu ?

- Que Theodor t'avait trouvé du travail et que les enfants avaient un oncle super !

- Donc tout le monde est content.